

La claque

Sarah Lachance

Numéro 150 (1), 2014

L'appel de Berlin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71607ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lachance, S. (2014). La claque. *Jeu*, (150), 41–45.

LA CLAQUE

Sarah Lachance entretient un rapport déterminant avec le voyage. Après un séjour en Espagne, elle a cessé de peindre. Quand elle a découvert Berlin, avec un immense bonheur, elle a voulu s'y établir et devenir scénographe. Mais la ville allait-elle lui ouvrir toutes ses portes ?

Sarah Lachance



Sarah Lachance à Berlin.
© Enrico Mních

Alors j'ai tranquillement
abandonné...

Lorsque je me suis inscrite à ce cours de deux mois à la Von Erlenbach Kunstschule de Berlin, je n'avais pour ainsi dire rien créé depuis deux ans, moi qui avais pris la peinture pour ma raison de vivre (on est dramatique ou on ne l'est pas...). En effet, malgré mon jeune âge, j'avais déjà quelques années de création intensive à mon actif et plusieurs expositions, dont certaines commençaient à être intéressantes. Puis, à la suite d'un voyage en Espagne, sur le chemin de Compostelle, j'ai tout remis en question ; on dit que ça change une vie, 860 kilomètres de marche. Tout ce que je croyais être des bases solides s'était effondré, et j'avais perdu cette flamme pourtant si précieuse à mes yeux. Je n'avais pas perdu le besoin de créer, mais j'étais devenue incapable de l'assouvir, car toute tentative se soldait par des crises. Alors j'ai tranquillement abandonné, vaincue, sans pourtant que le désir, qui s'est finalement transformé en fantôme, ne disparaisse.

Elles sont assez floues, les raisons qui m'ont finalement poussée à vouloir me diriger vers le théâtre plutôt que vers la peinture. Je crois que je percevais dans mes travaux personnels un certain narcissisme qui me dérangeait. Le fait de ne créer qu'à partir de moi-même, ce rapport direct, unique et intime entre le peintre et sa toile, avait perdu son intérêt pour moi alors que le théâtre, lui, était synonyme de partage. C'est donc avec ça en tête que, dans l'année qui a suivi ce voyage, assassin de l'artiste que j'étais, je suis partie m'installer à Berlin pour un an, mue par un désir de m'établir dans un nouveau lieu et d'apprendre une nouvelle langue, surtout dans cette ville dont on vantait tant la culture.

Après quelques mois, je me suis donc retrouvée à travailler à temps plein dans un café, tout en apprenant l'allemand à la dure auprès des collègues russes, turcs, iraniens et afghans. Je n'ai pas, dans les premiers mois, consacré autant de temps que j'aurais voulu à la découverte spécifique de cette fameuse culture artistique. Et pour être bien honnête, je n'en ressentais pas le besoin à ce moment-là ; juste avec mon petit train-train quotidien, j'étais déjà remplie à ras bord, saturée de l'essence de Berlin.

Elle se respire, cette essence, on en a plein les poumons juste à se promener dans les rues. C'est pour ça qu'on en tombe amoureux. Parce que non seulement on se sent toujours un peu comme à la maison, mais en plus, son histoire parfois inconcevable nous guette à chaque coin de rue. Parce que lorsqu'on croise un vieil édifice resté debout, il est criblé de trous de balle. Parce qu'un jour on apprend qu'une station de métro par laquelle on passe régulièrement est en fait un ancien bunker. Parce que tous les jours, pour aller travailler, on peut traverser cette ligne pavée qui commémore un mur qui était encore debout il n'y a pas si longtemps. Et ça, qu'on soit natif ou étranger, ça ne laisse pas indifférent. On n'a pas le choix

d'être en réaction. On n'a pas le choix de vouloir innover. Tout le monde là-bas a son histoire à raconter, et ce sont toutes des histoires extraordinaires. C'est donc bien progressivement que j'ai découvert quelques dessous de Berlin.

Puis, vers le mois de janvier, alors que déjà plus de la moitié de mon séjour s'était écoulé, j'ai commencé à penser à la suite. Travailler à temps plein dans un café, tant que j'étais à Berlin, ça demeurerait charmant, mais ça ne pouvait pas durer. Il fallait que je renoue avec la création et, pour ça, je voulais retourner aux études. Surtout que pour la scénographie, je parlais pas mal de zéro. Tout ce que je savais, c'est que la philosophie du métier correspondait sûrement plus à la personne que j'étais devenue, et que chaque cours mentionné dans les cursus était dans mon champ d'intérêt, que ce soit théâtre, dessin, couture, costumes, architecture ou menuiserie ; on retrouvait là un peu de chaque métier qui m'avait déjà intéressée un jour ou l'autre.

Je planifiais donc de postuler à distance au programme de scénographie à l'École nationale de théâtre du Canada, et sur place au même programme (Bühnenbild) à l'Université des arts de Berlin (UdK). Là-bas, les études étaient gratuites même pour les étudiants étrangers (je me suis présentée en personne pour poser la question tellement je n'y croyais pas), et puis je possédais déjà le niveau d'allemand requis pour m'inscrire. C'était donc possible. Tout ce dont j'avais besoin, c'était d'un portfolio. Comme je tenais en horreur tout ce que j'avais fait auparavant, je devais en remonter un de A à Z. Ça tombait bien, car les académies et les universités allemandes n'acceptent d'évaluer que des travaux originaux, et mes originaux étaient pour la plupart d'énormes toiles éparpillées un peu partout entre Montréal et Sherbrooke, dans des sous-sols, prenant la poussière sous des lits ou sur les murs de mes amis charitables.



C'est à ce moment-là que j'ai trouvé cette petite école, la Von Erlenbach Kunstschule, qui épaula les jeunes artistes dans la création de leur portfolio. Je crois que le plus gros décalage que j'ai pu constater entre nos cultures, c'est lorsque je suis entrée dans cette fameuse école. Non seulement j'étais déjà très anxieuse à l'idée de me replonger dans un monde de création, mais, en plus, j'arrivais à la dernière session dans un groupe déjà formée, qui, visiblement, n'avait pas du tout la même culture artistique que moi. Ils étaient de cette culture de la réaction, de l'intense et du jamais-vu.



C'est donc bien progressivement
que j'ai découvert quelques dessous
de Berlin.

Cette culture, elle se sentait jusque dans les institutions. En effet, pour postuler au programme de scénographie, je devais produire environ 20 œuvres, inscrites dans une démarche artistique sans aucun lien avec le théâtre, question de voir l'artiste à l'état pur. Entre-temps, j'allais également me présenter au concours d'entrée de l'École nationale de théâtre du Canada (ENT), tout aussi exigeant, mais qui, contrairement à celui de l'UdK, demandait une maquette de décors et des croquis de costumes pour une œuvre donnée. L'antipode, quoi.

Les artistes que je côtoyais là-bas trouvaient ce processus de sélection dépassé, alors que, pour ma part, je dois avouer que, dans les circonstances, je m'y sentais plus à l'aise ; on me disait ce que je devais faire et ce qu'ils voulaient voir, alors que pour l'UdK, c'était le néant. En plus, comme je devais rattraper le temps perdu, redécouvrir l'artiste que j'étais devenue durant ma période de latence afin de mettre à jour ma démarche artistique, je ne savais pas du tout par où commencer. La création, c'est une grosse bête qu'on doit apprivoiser, nourrir et finalement chérir si on veut qu'elle s'épanouisse. Lorsqu'on la laisse de côté trop longtemps, elle redevient étrangère et sauvage.



Galerie Neon Chocolate, où Sarah Lachance a exposé à la fin de sa session à la Von Erlenbach Kunstschule. © Enrico Mních



Berlin,
tu n'en as pas fini avec moi.

Comme je disposais de deux mois seulement (ce n'est qu'après que j'ai réalisé que c'était un but irréaliste), je suis simplement retombée dans ce que je savais faire. À mon grand dam, car je trouvais tout ce qui m'entourait si inspirant, si nouveau, et tout ce qui sortait de moi n'était inconsciemment dicté que par un désir de plaire, de correspondre à ce que je croyais qui plaisait, à ce qui plaisait, avant, quand j'étais au Québec, et non quelque chose d'intime, de cru, de simplement vrai. Je n'ai pas su me mettre dans cet état. Démolir, morceau par morceau, la barrière qui encerclait sournoisement ma zone de confort. Or, je devais passer par là si je voulais aller ailleurs, mais l'ailleurs n'est pas arrivé à temps. J'ai donc présenté quelque chose de valable techniquement, mais sans plus. Non seulement j'ai essuyé un refus radical, mais j'ai également reçu une mention me déconseillant toutes études dans le domaine des arts. Disons que ça a fait mal, moi qui avais pris tout mon « petit change » pour essayer de présenter quelque chose que j'espérais intéressant.



Le coup aurait été bien pire si je n'avais pas reçu, quelques jours plus tard, un appel m'annonçant que j'étais acceptée en scénographie à l'ENT. Drôle de monde, je me suis dit. On me fermait la porte au nez dans une ville où je me considérais déjà comme chez moi et qui représentait mon idéal artistique, et on me tendait la main à Montréal, où *a priori* je n'avais pas du tout envie de retourner. Mais comme ma priorité était de retourner aux études parce que je ne me sentais pas capable de renouer avec les arts par mes propres moyens (et je venais d'en avoir la preuve), j'avais tout de même atteint mon but. C'est donc, malgré tout, avec joie que je suis revenue au pays, mais surtout avec une bonne dose d'humilité, chose que je n'avais pas apprise dans mon court parcours d'artiste visuelle lorsqu'on vient d'une plus petite ville où les jeunes peintres émergents ne se comptent pas sur les doigts des deux mains.

Je dois dire que le combat que j'ai vécu là-bas, je le vis encore aujourd'hui. Mon séjour à l'ENT, qui va s'achever au printemps, m'a beaucoup aidée dans cette direction. Mais le confort est sournois et, lorsque qu'on n'y prend pas garde, il revient s'installer par la porte d'en arrière. Je commence à savoir le reconnaître, mais on m'y prend encore souvent. Mais je ne perds pas espoir, car ces moments de création où je me surprends moi-même, où je me dis : « ça, c'est digne de Berlin », sont précieux et valent les efforts et les coups sur la gueule. J'accepte maintenant que ce sera sûrement le combat d'une vie d'artiste de savoir rester dans cette zone d'inconnu et de danger, zone dans laquelle les Berlinoïses semblent être en permanence et naturellement. Quant à Berlin, je me suis promise que la prochaine fois que j'y remettrais les pieds, ce serait à l'occasion d'un projet artistique. Berlin, tu n'en as pas fini avec moi. ●

Originaire de Sherbrooke, **Sarah Lachance** se lance à temps plein dans la peinture vers l'âge de 18 ans, après avoir entamé puis abandonné un programme collégial en arts plastiques. Elle poursuit ensuite son apprentissage de façon autodidacte ainsi qu'auprès des nombreux artistes qu'elle côtoie. Au cours des années suivantes, son travail est présenté assez régulièrement dans le cadre d'expositions, solos ou collectives, et d'événements divers, ce qui lui permet de se tailler une place dans le milieu artistique sherbrookoïse. Elle entame finalement, en 2011, des études en scénographie à l'École nationale de théâtre.